

Élie Couston

Horizons sauvages

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0887-6

© Elie Couston

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

INTRODUCTION

L'idée germe dans ma tête, mais elle se heurte à un mur. Comment et pourquoi les hommes en seraient-ils arrivés là ? Rien n'est improbable. Alors, mon imagination décolle et les propulse dans le temps présent, deux bons siècles plus tard...

Ils puisent justement... depuis deux siècles au fond de leurs âmes, sans trouver de vraies réponses aux questions qu'ils se posent ; sur leur provenance sur la terre et sur leur prétentieuse légitimité d'être supérieur par exemple. Ils sont confrontés à leur vanité et aux implacables fureurs de la terre, et semblent reconnaître leurs erreurs, acceptant bon gré mal gré leur propre châtement dans un monde nouveau.

Il y eut tout naturellement l'aube de l'humanité, et aujourd'hui, alors qu'elle atteint son crépuscule, l'espèce humaine ne s'est jamais, au grand jamais trouvée aussi près de la fin de son règne. Elle est au terme de sa longue agonie, et se sent si éloignée, si orpheline de sa genèse.

Désormais, l'air qu'elle respire et l'eau qu'elle utilise, sont devenus les pires ennemis et les mortels poisons qu'elle puisse rencontrer sur la planète, et les torrides horizons qu'elle endure, depuis le cataclysme provoqué par la folie des hommes, la consume et la brûle, lui faisant ainsi subir les pires tourments.

L'homme a osé défier la nature. Il l'a polluée, salie, et pour finir irradiée, après l'avoir auparavant arrosé de virus de toutes sortes lors de la guerre bactériologique et chimique, semant nombre de pandémies et de désastres sanitaires dans le monde.

Nous y sommes hélas... Mais où ça ? Quelle question ridicule... !

Nous sommes toujours sur la terre bien sûr, avec les derniers représentants de l'humanité ; aux endroits où ces derniers devaient immanquablement se retrouver un jour, en ces lieux maudits et profondément malsains, et comme si cela ne suffisait pas, la couche d'ozone elle, avait déjà subi l'effet de serre de plein fouet, avec en supplément cette brusque accélération du réchauffement climatique dans les années 2050, bousculant les pronostics aléatoires des scientifiques,

finallement blousés par la maîtresse nature. La couche d'ozone donc, est devenue aujourd'hui pratiquement inexistante. Elle ne peut plus réguler le pouls et l'activité du globe terrestre dans des conditions satisfaisantes, obligeant toute forme de vie animale, humaine ou végétale de tenter de s'adapter au rythme des humeurs instables et très agitées de la nature, avec pour seul salaire celui de la terreur et de la peur.

L'idée germe encore et toujours dans ma tête, mais comme décidément rien n'est improbable, mon imagination finit par s'envoler. Elle m'effraie et me convainc, qu'à force de bafouer et malmenier l'équilibre planétaire en feignant d'ignorer les risques majeurs encourus par ses peuples, l'espèce humaine a touché et atteint en l'an de disgrâce 2065 les premières marches de l'enfer. Il était de toute façon trop tard pour elle de faire marche arrière, car le conflit atomique devenu inéluctable se déclencha cette année-là. Il avait alors proposé à l'homme un magnifique et diabolique ballet de sinistres champignons, suivi d'haleines brûlantes, exterminant toute vie sur son passage, ayant pour unique costume le spectre hideux de la mort ; un ultime et violent feu d'artifice en quelque sorte.

Alors oui, j'imagine dès cet instant... que l'anticipation ne devient crédible que lorsqu'elle prend en compte les réalités supposées d'un ou plusieurs événements ; par exemple ceux-là même qui ont taillé en pièces les modalités et les fonctionnalités essentielles de la société, la transformant radicalement en la plongeant dans un contexte social très différent et désordonné.

Ces hommes et ces femmes qui sont restés debout durent alors affronter les fureurs du soleil et de la terre, tapis loin de la lumière ou dans les forêts épaisses et drues ; enfouis sous d'immenses dalles de béton et de remblais, avec la science et la technologie avancée de leurs aînés, ou dans les jungles, avec quelques bribes du savoir pour les uns et un brusque retour vers l'ignorance et le retour à la barbarie pour les autres.

Voilà donc une perspective en relation avec les moyens utilisés par l'homme pour se reconstruire, lui laissant à la sortie du grand désastre une forme de vie très chaotique et désastreuse, malgré l'apport de connaissances encore présentes mais trop insuffisantes. Elle sera d'ailleurs

en profond décalage avec la nouvelle façon d'exister et de penser des générations futures.

... Voici donc gémir, après la disparition de l'ancien monde, les têtes apeurées et inquiètes du nouveau monde. Conscientes de leurs faiblesses, elles n'ignorent pas que pour sauver et pérenniser leur espèce...

Il leur faudra survivre sans rien reprendre,
Car par l'air souillé elles se feront surprendre
Et mourront comme des bêtes sans comprendre.
Elles savent heureusement où le fil de la vie devra se suspendre ;
Là-bas, au toit si lointain du nouveau et bel horizon,
Pour qu'enfin elles connaissent le grand frisson.
Elles respireront alors un air pur à folle déraison,
Semblable à une violente et farouche émotion.

*À Gaston,
Parti lui aussi
Dans un dernier souffle de vie,
Vers son nouvel horizon...*

PREMIERE PARTIE

LE NOUVEAU MONDE

... Nous sommes début mars 2265, quelque part dans le nouveau monde : Steve enfle sa combinaison isolante et part rejoindre Stella et William qui l'attendent devant le sas.

C'est leur tour d'assurer un contrôle de routine tout là-haut, au-dessus de la ville souterraine, puis d'assurer une mission sur les Monts Catskill, loin de New York transformée et transférée sous trente mètres de remblais, peu avant l'embrasement.

Ils vont retrouver une fois de plus les hautes tours squelettiques et ravagées de l'ancienne mégapole, lesquelles portent encore les traces du passage des souffles incandescents des ogives nucléaires.

Nul endroit sur terre, nulle contrée ne furent épargnés il y a si longtemps déjà... Deux siècles, avec toutes les générations sclérosées, bouleversées et remodelées par un climat des plus hostiles, suffoquant et impitoyable pour les plus faibles.

Steve parcourt le couloir qui sépare l'ascenseur de l'entrée du sas. William qui l'entend arriver le presse :

– Dépêche-toi, tu es en retard ! On a assez perdu de temps comme ça.

– Doucement ! Il n'y a pas le feu que je sache. Et puis, on peut toujours reprogrammer les ouvertures des portes en cas de besoin !

– Hé, ça suffit ! Nous pouvons reprogrammer, c'est vrai, mais nous avons des choses plus importantes à faire que de jouer avec la télécommande. Alors remue-toi au lieu de chercher des excuses à ton inertie chronique !

Stella est chef de mission. Elle n'apprécie pas la nonchalance de Steve et le rappelle fort justement à l'ordre, car elle est contrainte d'actionner de nouveau sa télécommande justement, en composant le code d'ouverture du sas.

La lourde porte d'acier blindé glisse sur ses rails. Les trois « humains grey »¹ s'engouffrent dans la pièce d'évacuation. La jeune femme poursuit le protocole. Elle appuie alors sur deux boutons qui se trouvent sur un cadran truffé de voyants lumineux et multicolores. Le premier qui est de couleur rouge commande la fermeture de la porte d'accès sans bruit, si ce n'est un discret sifflement à peine perceptible, sans doute dû à un mécanisme pneumatique, et le second qui est vert, en fait basculer une nouvelle de haut en bas avec une technique très particulière, qui ressemble étrangement à celle utilisée aux XX^e et XXI^e siècles pour l'ouverture des portes de garages. La navette apparaît alors, prête à décoller, avec sa batterie à fission nucléaire logée sous son ventre et ses deux moteurs de propulsion.

Le premier fonctionne à l'aide de rotors encastrés sur son dos, et lorsque ces derniers s'extraient de leur logement ils libèrent leurs pales : c'est le mode « hélico ». Le deuxième possède un turboréacteur à très forte poussée qui permet à la navette d'atteindre de grandes vitesses, (jusqu'à mach 2).

Après avoir pris place dans la cabine et attaché leur ceinture de sécurité, les trois éclaireurs de la Ville Profonde enfilent leurs casques équipés de moyens de communication, ainsi que leurs masques à oxygène.

William est le pilote de l'engin. Il envoie un code suivi d'un message dans le micro à réception vocale de l'ordinateur de bord.

– 1... 9... 6... 3, demande de décollage en mode « hélico », avec commande manuelle... Sortie modérée, vitesse 60 km/heure, et moyens de défense activés.

La navette a une forme pas très académique pour voler : ayant l'apparence d'une longue ogive elle ressemble à un obus massif et lourd. Elle possède quatre pattes articulées qui peuvent se replier sous son ventre, comme le faisaient les modules qui se posaient jadis sur la Lune et Mars. Elle est équipée de deux ailes mobiles à l'avant qui se règlent suivant la vitesse et l'inclinaison de l'engin, et de deux ailerons à l'arrière qui servent de gouvernails, et qui dépassent légèrement de la tuyère du turboréacteur. Sur ses flancs apparaissent de fines excavations semblables

¹ – Humains gris.

aux branchies que l'on peut apercevoir sous les nageoires des requins, sauf que ces cavités-là ne servent pas à favoriser l'échange gazeux entre le sang et l'eau, mais sont plutôt réservées à l'utilisation des rayons laser destructeurs et aux tirs de balles éblouissantes et neutralisantes.

La navette, dotée d'un ordinateur à perception vocale se met en mouvement, puis emprunte un large couloir tubulaire de huit cents mètres en forme d'entonnoir. Elle répond enfin au pilote d'une voix nasillarde et stéréotypée :

– *BIP... LA NAVETTE LEADER ZÉBRA PEUT AMORCER SON DÉCOLLAGE... MODE « HÉLICO » ET COMMANDE MANUELLE ACCORDÉES... LE CAPTEUR NE DÉTECTE AUCUN DANGER... BIP...*

L'engin à allure disgracieuse sort enfin du long tube de métal...

Il apparaît alors dans un ciel arborant une couleur matinale d'un rose violacé se diluant dans l'espace. C'est une triste réalité : l'espace, chargé de ses poisons, est quotidiennement surnaturel et inquiétant aux levers du jour.

Les nues s'éclairciront bien au cours de la journée, ou si peu, à moins que quelques nuages indésirables ne surviennent, avec leurs cargaisons d'eau et de poussières toujours radioactives depuis le grand chamboulement.

Les trois passagers de la navette se penchent sur les côtés de leur habitacle. Ils peuvent apercevoir par la coquille de verre anti-UV qui recouvre le poste de pilotage, le sol terrestre avec son aspect sauvage et terrifiant, qui n'est autre que le nouveau visage de son étonnant climat.

Les températures sont inégales et très élevées suivant les régions du globe : elles atteignent les quarante-huit degrés la nuit et plus de soixante degrés le jour en certains endroits, où la vie y est pratiquement inexistante, et de trente-cinq à cinquante degrés ou plus dans d'autres, où les organismes vivants les plus résistants ont évolué par force, au fil des générations, dans la souffrance, avec l'éternelle impuissance à inverser la courbe vers un environnement moins hostile.

Il était déjà trop tard d'ailleurs, et cela bien avant le déluge atomique, disons depuis l'avènement de l'ère industrielle. Aujourd'hui les couches d'ozone imposent aux nues leurs caprices interminables, leur infligeant aux fils des décennies des couleurs roses et opaques, claires ou sombres, et

chargées de rayons ultraviolets. De temps à autre aussi, sans rien y comprendre, apparaissent quelques rares zones nettes et distinctes, avec un ciel étonnamment bleu, comme aux plus beaux jours de l'humanité.

L'« human grey » ignore pourquoi mais il se penche sur ces phénomènes étranges. Ces situations nouvelles ne seraient-elles pas annonciatrices d'une amélioration du climat terrestre ?

Stella visualise à l'aide de ses jumelles la zone qui recouvre la ville souterraine : « New York unseen »² qui abrite un million quatre cent mille « humans grey », nommés ainsi à cause de la couleur de leur peau, et qui n'est rien d'autre que le résultat de leur long confinement dans les entrailles de la terre.

La vigilance pour les trois éclaireurs ne doit surtout pas se relâcher, car le « lost people »³, abandonné aux terribles soubresauts et au dur climat de la terre, cherche à rendre coup pour coup aux habitants de la cité enfouie, et il faut comprendre pourquoi il lui mène une lutte sans merci ; il l'alimente, contraint et forcé en main-d'œuvre bon marché.

L'esclavage... Voilà rien de mieux pour faire tourner les deux mini-centrales atomiques (l'une est située au Sud, et l'autre au Nord) et d'assurer le bien-être de la caste humaine dominante, en faisant effectuer aux sauvages les tâches les plus dures et les plus ingrates.

Pour cerner tout cela il faut revenir dans les années 2050, juste avant le grand chambardement...

Les êtres dits supérieurs, avec les pouvoirs financiers et le monopole de la science et de la technologie entre leurs mains, avaient entrepris des travaux monumentaux et pharaoniques afin de vivre, ou plutôt... de survivre sous terre. Ils créèrent ainsi une immense ville souterraine sur une vaste zone truffée de taupinières, lesquelles équipées d'imposantes turbines emplies de filtres, servaient à ventiler et à climatiser l'impressionnante cité ; celle-ci étant fournie en électricité par les deux centrales nucléaires miniaturisées.

² – New York invisible.

³ – Peuple perdu.

Des règles et des lois nouvelles remplacèrent les anciennes, ces dernières n'étant plus du tout adaptées à la vie future des survivants de l'espèce humaine. Elles vinrent donc à point nommé pour conditionner l'avenir et le fonctionnement des « humains grey ».

Ce choix de société fut retenu en divers endroits de la planète avec plus ou moins de réussite. Aujourd'hui, seuls les moyens radio permettent aux hommes de communiquer entre eux, car lors du cataclysme, tous les satellites furent détruits et rendus inutilisables, grâce à l'utilisation des rayons lasers des engins militaires gravitant autour du globe terrestre.

La guerre de l'espace eut donc bien lieu, stoppant net le fonctionnement des télévisions du monde dit civilisé et libéralisé, et des portables des masses humaines, les privant ainsi de moyens de communications locales et planétaires, générant aussitôt des pillages organisés et des conflits civils.

L'espace qui devint ensuite une immense poubelle charrie depuis des centaines de milliers de tonnes de ferrailles, expulsant de temps à autre quelques débris, soit vers l'infini, soit vers la terre.

Ce fut donc en ce temps-là la guerre apocalyptique des mondes industrialisés. Elle était associée à celle électronique de l'espace, avec pour toile de fond l'avènement de pollutions et de destructions en tous genres (gaz carboniques, déchets chimiques ou autres, virus et bactéries largués au-dessus des grandes métropoles, radioactivité engendrée par les bombes nucléaires pour ne citer que ceux-là), ayant comme résultat un retour brutal de l'homme vers l'ignorance et le néant.

Aujourd'hui, seules les navettes et quelques autres engins volants favorisent les contacts physiques entre les êtres des Villes Profondes de la planète, leur permettant ainsi de procéder à des échanges commerciaux, trop peu nombreux et très limités en quantité et qualité. C'est le produit de la diversité des peuples supérieurs qui sont devenus aussi les négriers du XXIII^e siècle, avec la même cruauté, la même indifférence que leurs lointains aînés envers leurs esclaves, ou pire que cela, à cause de la proximité fort probable de l'extinction de l'espèce humaine.

– Regardez ! Je ne m’y ferai jamais. Toutes ces tours détruites, pulvérisées et calcinées. Comment faisaient nos ancêtres pour vivre agglutinés dans ces grandes boîtes collées les unes sur les autres ?

À chacune de ses sorties, Stella est horrifiée devant ce spectacle fantasmagorique. Elle ne comprend pas et fait toujours la même et inévitable réflexion.

Steve, dont l’épaisse chevelure noire et l’allure flegmatique trahissent ses origines hispaniques, n’en demeure pas moins ému.

– Tu as raison Stella, c’est incroyable ! Mais pourquoi en sont-ils arrivés là ? Imagine... Ils vivaient en plein air... en pleine lumière. Ils avaient une chance fantastique, celle que ce beau monde leur offrait. Hé William, vire à gauche... Mais vire à gauche, bon sang ! Passe devant la statue. Elle me plaît celle-là. Je veux la voir de plus près.

– Ouais... Ok ! Tu me fais à chaque fois le même coup. C’est normal, tu es amoureux de cette statue. Elle est belle n’est-ce pas ? Elle est restée intacte... Ce doit être un miracle !

Pour le plaisir de Steve, William incline la navette vers la gauche.

La statue de la liberté, mis à part la fêlure sur son flanc gauche ne paraît nullement souffrir de quelque mal que ce soit. Elle nargue de sa hauteur Manhattan avec ses hautes tours déchiquetées et en partie affaissées, fondues et ravagées par l’intense chaleur due au souffle puissant de la bombe thermonucléaire (vent dévastateur à la température de plus de 1 500 degrés).

L’œuvre de Bartholdi et Eiffel brandit toujours son flambeau, et son geste si symbolique, si représentatif de la liberté, est devenu celui plus significatif de l’enfer. Elle reste seule et abandonnée, et malgré l’eau du fleuve qui n’est pas loin de flirter avec son piédestal à cause de la fonte des calottes glacières, elle reste libre à jamais face au monde dévasté.

... Mais oui ! Pendant la période du réchauffement climatique, les niveaux des mers et des océans sont montés de quatre à huit mètres. Ils ont modifié la configuration et le schéma de la terre en réduisant significativement les surfaces des continents.

– Bon, hé, ho... Nous ne sommes pas en promenade de santé ! William, file en direction de l’objectif principal. nous ne devons pas oublier le véritable but de notre mission.